

RECENSIONS n° 25

Que pense le poème ?

par Alain Badiou, Nous éditeur, 2016, 177 pages

Cet ouvrage est un recueil d'articles ou d'interventions sur l'enjeu du « poème » comme discours de langue spécifique, non pas opposé mais tissant des liens puissants avec la philosophie. Liens non apparents, de proximité, de rupture, de méfiance ou d'attraction, rapports niés ou refoulés le plus souvent et donc à faire venir au jour, car formulation, intention et réalisation des discours, aspects et avatars expressifs de la langue, seraient bien au cœur de la question de la vérité. La philosophie, qui met cette dernière au cœur de son ambition, rencontre à ce point l'entité du poème, lequel – en s'en démarquant – vient la troubler, l'interpelle parfois ou lui fait front, de la même façon que cette dernière s'en défie. Platon déjà, rejette la poésie comme un danger pour la cité car elle détournerait de la pensée rationnelle au profit des simulacres du sensible. Aristote lui, comme on sait, la tolère au titre d'un exutoire des passions et la range dans les modalités du non-logique. Par ailleurs, jusqu'à la modernité, la poésie n'a qu'un statut de genre, d'apparat de la langue et de plaisir dans ses effets.

Il faut attendre ce que Badiou théorise dans son concept « d'âge des poètes » – à situer vers le milieu du XXe siècle – pour voir la poésie devenir pensante et prendre à sa charge – dans ses figures libérées et son relais d'une expression spécifique – un impensé, un négligé ou un hors-de-la-philosophie qui viennent questionner les prétentions de cette dernière à un sens ultime, une position de surplomb ou un privilège quant à La vérité.

L'auteur de *L'être et l'événement* est ici au meilleur de lui-même quand, analysant les formes de discours, il confronte les enjeux et les possibles de chacun. Le « mathème » – à entendre aussi comme philosophème quand ce dernier se veut la mimésis du précédent – qui est le discours ordonné, consistant, logicisé et enfermé dans sa généralité, s'oppose au poème comme production singulière, subjective et unique. Ce dernier déborde le réel, introduisant dans l'être l'avènement d'un objet sémantique, ontique et résonnant, par contraste avec l'ontologie abstraite, désincarnée et la métaphysique intemporelle.

Sur un autre plan, Badiou préfère aussi renvoyer un résultat unique et singulier de langue vers celui qui l'assume comme intention et geste, plutôt que l'assimiler au seul genre, anesthésiant alors cela qui, dans le poème abouti, reste un irréductible, une création intrinsèque et la capture d'un encore informulé... Il préfère d'ailleurs tout au long de ses exposés le terme de « poème » – dans sa pureté attractive et son élan créateur – à celui de poésie, trop connoté lui, par une tradition rhétorique et les images d'un genre littéraire répertorié.

La série des poètes de la modernité qu'abordent ou traitent les différents textes du recueil va de Rimbaud et Mallarmé bien sûr, à Trakl, Rilke ou Hopkins, en passant par Stevens, Pessoa, Pasolini, Maïakovski, mais c'est d'abord le poème, en ses pouvoirs, ses questionnements, sa traversée du monde comme réinvention ou dessaisissement qui non pas concurrence la philosophie – encore que –, mais l'interpelle comme se voulant seule titulaire de l'aspiration à la vérité. Dans cette acception, le poème ouvrirait à l'esprit des plages de sens encore inconnues, une sphère d'authentique et de réalité, dérobées jusque là au véritable. Heidegger, qui en fit à la fin de sa carrière un champ à labourer en vue d'y retrouver la trace ou la nostalgie de l'être, donne lieu tout logiquement à un article à lui consacré (p. 51 et sq). Badiou ne reconnaît toutefois pas en cette approche un privilège dans l'ordre d'accès à la vérité. Il

inviterait plutôt à concevoir le « poème » comme un outil de compréhension élargie vis-à-vis d'un présent à l'œuvre, vécu singulièrement et transmissible, et pas forcément, dès lors, comme la profération d'une parole sacrée, ancienne ou mystique, s'égarant alors dans le symbole ou... l'esthétique creuse de sa seule forme, ainsi que l'accréditerait une certaine tradition.

Claude-Raphaël Samama

Un silence religieux. La gauche face au djihadisme

par Jean Birnbaum, Paris, Seuil, 2016, 234 pages

La période contemporaine verrait ressurgir la religion comme une panacée sociale, historique, éthique, un moyen de soutenir autrement des révolutions populaires ou des combats pour l'indépendance. De l'Algérie des années 70 à l'Iran des mollahs, de l'Afghanistan à l'actuel djihadisme musulman mondialisé, on a vu la religion venir sur le devant de la scène mondiale. La « théologie de la libération » en Amérique latine fut, il n'y a pas si longtemps, donnée aussi pour une panacée. Devant ce phénomène localisé ou étendu, émergent ou affirmé, comment ont réagi en France et en Europe, les partis politiques, les gouvernements ? Qu'ont théorisé les idéologies ?

Tous auraient fait silence, ne prenant pas au sérieux la menace, pensant même la religion comme un levier de la dynamique historique et du changement ou voyant en elle une médiation, à vite dépasser après l'avènement de jours meilleurs. Plusieurs intellectuels ont ainsi été victimes d'une illusion, celle de voir dans la religion une alliée progressiste (M. Foucault) ou de la tolérer au nom d'une supposée éthique humaniste (Derrida). La guerre algérienne d'indépendance contre la France connut ainsi le soutien des gauches métropolitaines, mais vit rapidement ces dernières repoussées par la suite, au nom d'une intolérance intégriste. Il en alla de même en Iran, où la Révolution islamique tourna à la théocratie et à une fermeture plus grande encore. La création plus récente d'un État islamique (Daech) fut enfin, l'acmé d'un mouvement régressif et fanatique mondial, relayé dans les sociétés musulmanes ou exporté vers leurs minorités réparties.

Les gauches européennes, socialistes, communistes, modérées ou extrêmes, sont toutes tombées dans ce piège qui consistait à ne pas voir la nature du religieux, son travail souterrain et ses énergies délétères, à ne pas anticiper ses dérives et bientôt ses agissements sectaires, contraires aux idéaux révolutionnaires véritables. Disparues ainsi la libération et la fraternité, escamoté le collectif de classe et éloigné le combat pour l'égalité. Place aux identités intolérantes, au rejet de l'autre, aux promesses fanatiques et peu temporelles des arrières-mondes. Les attentats sanglants, la barbarie extrême, les ruptures de certains d'avec des nations d'accueil, le rejet de l'Occident matérialiste, athée ou de ses figures contrapuntiques judéo-chrétiennes, voilà où la « religion » a pu conduire. Toute une génération, pas seulement abusée mais conciliante sur ce terrain même d'un religieux conquérant et nocif, aurait été dupe.

Un tel ouvrage est certes utile pour ses constats, il enfonce le clou des imprévisions, des légèretés, des complicités objectives, des trahisons et des illusions d'une gauche ou ses extrêmes qui se sont fourvoyés et ont gardé le silence. Tous ne comprendraient pas – ou le plus souvent ne veulent pas voir – cela qui est contraire à leurs idéaux de progrès, d'émancipation et de libération. Au nom justement de ce qui serait à critiquer ou écarter, comme égarement du politique et mirage de certains engagements autour de La religion –

restaurée, adoubée, devenue d'abord lieu de l'identitaire, mêlée accessoirement de révolte économique ou sociétale.

Leitmotiv de la thèse de Birnbaum, le terme, sans cesse invoqué, laisse toutefois en suspens bien des questions. À l'issue de sa lecture, on hésite entre une démonstration tautologique – une sorte de wishfull thinking – et la faiblesse d'un contenu. En effet, dans ce discours, la notion récurrente de religion n'atteint pas au concept. De quoi est-il parlé en effet ? Du spirituel qui a une autre amplitude et ne peut se confondre avec telle ou telle croyance primaire, dogmatique et aveugle – dimension que l'auteur voudrait préserver ou rétablir, mais sans en préciser la nature et le fond ? Ou bien d'une religion déterminée – l'islam en l'occurrence – dont jamais, hors des rappels de son actualité activiste et violente, ses avatars politico-médiatiques et stéréotypés, n'est abordée l'essence, qui porte bien plus loin ? En effet, tout au long de ce livre, ni l'« histoire longue », ni un symbolisme ambivalent, ni les dimensions culturelles internes ou une cartographie mondiale des acteurs en cause ne viennent étayer une explication ramassée qui se voudrait éclairante.

Les livres sur l'islam foisonnent, disant ou ne disant pas leur nom. Le « silence » du titre concernerait finalement ce dernier sans le dire. C'est bien celui-là qui, aujourd'hui, entraîne dans son sillage des sectateurs directs – radicalisés ou non – ou des complaisants – ralliés à son supposé pouvoir de subversion, de contestation de l'ordre établi. D'autres religions ne posent ni les mêmes problèmes, ni les mêmes questions et n'ont pas les mêmes effets, ni ne suscitent les mêmes connivences. La puissante théologie de l'islam et ses efférences individuelles et collectives, la fascination qu'exerce son identité culturelle ou les complicités qu'elle entraîne, auraient mérité une herméneutique plus approfondie, sans laquelle on ne comprend pas la force symbolique et prégnante d'une efficace. La textualité coranique en cause, ses effets assignateurs et ses interprétations intériorisées jouent en effet un rôle déterminant, et toute analyse ou approche qui les ignorent restent aveugles à un enjeu anthropologique qui peut alors, échapper au « non-musulman » ou le fourvoyer.

Le caractère militant critique – non pas de la thèse, mais du discours qui voudrait la soutenir – n'aborde pas la question des efférences précises et circonstanciées du religieux – et ici, celles concernant la sphère musulmane. Il laisse celle-ci dans la vacuité et l'allusion ou pratique une autocensure aujourd'hui répandue. Est ainsi occultée la problématique de la soumission à la divinité ultime telle que l'islam – et parfois ses sectateurs intégristes – la réélaborent, la confrontent et l'opposent comme altérité collective ; reste de fait ainsi méconnue une puissance opératoire et intraitable, leurrant au passage les plus engagés des acteurs sociaux, tenus par elle à distance du véritable enjeu en cause. L'analyse passe alors à côté du fond d'un sujet – pas seulement politique et programmatique, mais théologique et masqué. Ce niveau resterait pour beaucoup d'ordre « inconscient » – au sens psychanalytique d'un refoulement qui entraîne les uns et d'une méconnaissance qui abuse les autres – sans rejoindre donc, ce dont il faudrait vraiment parler.

Claude-Raphaël Samama

**Perspectives pour les islams contemporains. D'un texte à l'Histoire
par Claude-Raphaël Samama, L'Harmattan, 2016, 244 pages**

Cet ouvrage est intéressant à plusieurs titres. Outre qu'il recoupe une réalité collective, sociopolitique et religieuse, à dimension mondiale, il traite avec rigueur et objectivité d'un

sujet complexe, pas forcément bien identifié en dépit du foisonnement des publications auxquelles il donne lieu.

Pour aborder ce continent spirituel et culturel, multiple par l'ensemble des facteurs mis en jeu – c'est une des thèses du livre –, l'auteur utilise une grille d'analyse impliquant plusieurs disciplines des sciences humaines. Il fait aussi une place importante aux textes symboliques fondateurs qui ont une influence déterminante sur la configuration concernée et sont le plus souvent, sous cet aspect, occultés par la recherche.

À l'inverse de la plupart d'autres travaux, thèses, essais politiques, articles de presse, conférences, émissions, débats, qui traitent de situations locales ou nationales tendues, de conflits actuels, d'organisations terroristes, d'affrontements et de guerre ici ou là, ce livre analyse la formation planétaire de l'islam historique, géographique, national, économique, politique et humain d'aujourd'hui.

À partir d'une herméneutique approfondie et qui se veut sans préjugés, il tente d'apporter plusieurs éclairages sur les raisons de l'opposition d'une partie de l'Islam au système occidental, autant que sur les confrontations qui ont lieu en son sein.

Dans sa dernière partie, il avance six perspectives pour situer et penser l'Islam – décliné donc selon sa pluralité effective – dans la modernité et ouvrir ainsi des scénarios interactifs d'avenir, en vue d'une coexistence apaisée avec les autres nations ou peuples qui l'accueillent ou lui font face. Bref, un livre qui sait parler en toute liberté, face à l'urgence de l'heure.

Philippe Forget

**L'Obsession identitaire - Politique de soumission ou politique de liberté ?
par Philippe Forget, Berg International, 2016, 55 pages**

Le dernier ouvrage de Philippe Forget, *L'Obsession identitaire - Politique de soumission ou politique de liberté ?*, est porté par le souffle d'une réflexion originale, rendant un magnifique éloge à la liberté, à la « lutte du libre esprit qui conditionne la politique de l'homme libre », selon l'auteur. Aux fins d'étayer sa problématique sur l'identité, Philippe Forget établit un lien entre l'identité et la personnalité, le génie et la créativité.

L'auteur aborde le fondement de l'identité en l'énonçant par « la reconnaissance de mêmété ». Or, la caractérisation physique ne saurait suffire à l'identité, selon lui, puisque trop vulnérable à la défiguration. Ce ne serait donc que dans la source d'une constante narration que le sujet reconduirait sa « mêmété ». En tissant par le verbe une trame de sens, le sujet demeurerait soi-même par delà les vicissitudes du temps. Mais Philippe Forget ne se satisfait pas de cette analyse ricœurienne de l'identité. Pour lui, la définition de l'identité humaine se joue bien plus largement que par la narrativité. En effet, corps et esprit, et en amont de sa narrativité, la personnalité se caractérise fondamentalement par l'action, par sa manière d'être, de se faire. Autrement dit, c'est dans le travail de la main et de l'esprit que prend forme la personnalité d'un individu ou d'un peuple.

La naissance et le maintien d'une identité vive sont une affaire de puissance productrice qui s'exerce sur et au sein de la matière des choses. Par le biais de son travail, chaque peuple configure son identité comme « une manière d'être ou plutôt de faire, de produire un monde. » Sensible à la matérialité des choses et des mots, Forget voit dans la créativité personnelle qui les modèle, la source d'« une pluralité de communications, d'expressions et de mondes

qui émergent ». Plus subtilement et plus secrètement que le verbe, c'est le style qui fait la personne et sa demeure.

Toute liée à la poussée créatrice, une identité ne peut donc pas être objectivée ; l'individu ne peut se trouver assigné à une origine, qu'elle soit naturelle ou scripturaire. Car l'identité mue, se transforme à travers l'esprit créateur et le génie des peuples, « ces poètes », qui forment leur figure dans leur manière de « faire monde », de cultiver leur originalité, laquelle « se parachève historiquement par la médiation de l'indépendance politique ». À l'inverse, le sentiment de perte d'identité est un symptôme de perte de puissance formatrice.

Ce souci de la créativité que l'auteur met en exergue, avec un style éloquent, constitue la ligne de fond de l'ouvrage où l'auteur appelle à ce que l'excellence productrice prévale sur les « sociétés sans volonté, ni projet et sensibilité », faisant le lit de pures conventions sociales et d'une existence passive.

Et l'auteur de souligner que le sujet ne peut rester figé sur une éternelle estime de soi. Se recréer soi-même, établir de nouvelles formes de soi, traduit pertinemment cette liberté, qui précède l'identité. Aussi la création personnelle ne peut-elle être dissociée des soubresauts mondiaux. C'est paradoxalement, lorsque le génie des peuples s'accroît, lorsqu'il brille de sa distinction, qu'il acquiert son universalité. En regard d'une thématique de l'identité qui se politise, l'ouvrage met en face « une politique de liberté ».

Quand Forget évoque « une perte de soi » face aux errements de la mondialisation, l'affirmation « Nous le peuple... » prend tout son sens, et résonne comme un commun universel.

À l'instar d'une citation de Nietzsche, « le vouloir ne peut rien sur ce qui est derrière lui », l'auteur invite ces « organismes créatifs » que sont les peuples, à « relever le défi de leur relance historico-herméneutique ». On comprend dès lors pourquoi l'auteur convoque Giordano Bruno et Goethe, comme « des penseurs de la modernité » qui « enseignent toujours que nous marchons sur des épaules de géant, et que nous honorons les démiurges du passé en progressant plus loin, plus haut qu'eux. À l'ère moderne, à l'ère du travailleur, il n'y a d'individualité féconde et libre qu'issue d'une démiurgie réfléchie. Le seul dépassement de soi garde vive la trame de la culture ».

L'ouvrage de Philippe Forget se lit d'un trait et constitue une contribution éclatante, s'agissant d'un sujet aussi chargé d'intensité et d'affects que celui de l'identité.

Arta Seiti